

M

Le magazine du Monde

BAR du COIN

M Le magazine du Monde n° 333. Supplément au Monde n° 2728/2000 C 81975 - SAMEDI 3 FÉVRIER 2018.
Ne peut être vendu séparément. Disponible en France métropolitaine, Belgique et Luxembourg.

À AJACCIO, VINGT ANS APRÈS
L'ASSASSINAT DE CLAUDE ÉRIGNAC

Les fantômes de "la rue du préfet"

Le Magazine



La rue hantée d'Ajaccio.

C'était une artère sans histoires d'un quartier excentré d'Ajaccio. Jusqu'au 6 février 1998. Ce soir-là, avenue du Colonel-Colonna-d'Ornano, le préfet Érignac est assassiné par un commando nationaliste et la rue devient l'épicentre d'un séisme qui secouera la France entière. État d'urgence qui ne dit pas son nom, interpellations arbitraires, erreurs judiciaires en cascade, traque erratique d'Yvan Colonna... Vingt ans plus tard, les stigmates sont toujours là. PAR ANTOINE ALBERTINI — ILLUSTRATIONS ARTUS DE LAVILLÉON



LE 11 JANVIER 1941, DÉDAIGNANT LES ORDRES DE SON SUPÉRIEUR qui estimait qu'un lieutenant-colonel n'a pas à « aller se faire casser la figure avec une trentaine de poilus », Jean

Colonna d'Ornano prit la tête d'un convoi d'Écossais et de Néo-Zélandais du Long Range Desert Group, les fameux « Rats du désert », et fonça à travers les dunes sur l'ancien fort ottoman de Mourzouk, dans le sud-ouest de la Libye. Les Italiens qui défendaient la place qualifièrent eux-mêmes d'« audacieuse » l'attaque dans laquelle ils perdirent un hangar, trois avions, un poste de communication, et qui fit dix blessés et neuf tués, dont le commandant du fort.

Mais le soir même, dans une palmeraie, on enterra Jean Colonna d'Ornano revêtu de sa djellaba d'officier méhariste au revers de laquelle était épinglée une croix de Lorraine. « Sa physionomie était sereine, légèrement moqueuse », écrivit au frère du défunt soldat le futur général Massu, qui avait participé au raid. Le 31 janvier 1941, le général de Gaulle fit de Jean Colonna d'Ornano le premier compagnon de la Libération à titre posthume et, quinze ans plus tard, en décembre 1956, la dépouille du héros fut rapatriée à Ajaccio à bord de l'escorteur d'escadre *Guichen* pour être ensevelie dans le caveau familial du cimetière du Canicciu, sur la route des Sanguinaires, où l'imposant tombeau passe pour le plus beau de l'endroit.

Rares sont les Ajacciens à connaître la glorieuse épopée de l'officier corse des Forces françaises libres, et ils sont encore moins nombreux à savoir qu'une avenue, en réalité aux airs de simple rue, porte son nom à l'entrée de la ville. Un commerçant du coin a résolu le problème à sa manière: « Lorsque des clients me téléphonent pour demander où est ma boutique, je leur explique que c'est la rue où on a tué le préfet. » Le long d'une pente de 1,15 kilomètre orientée d'est en ouest, l'avenue du Colonel-Colonna d'Ornano s'évase dans sa partie haute en une large chaussée qui se rétrécit à mesure qu'elle dévale vers le cours Napoléon, l'artère principale de la ville, jusqu'à creuser une sorte de canyon entre des immeubles aux façades typiques des années 1950 et aux balcons ornés de panneaux « À vendre ». Excepté les fins de journées d'été, lorsque le soleil couchant y abandonne quelques rayons depuis le fond du golfe d'Ajaccio, la lumière pénètre rarement dans cette partie de la rue où l'on compte, entre les rideaux tirés de commerces à l'abandon, l'enseigne d'un toiletteur pour chiens, Boule Dog, une boulangerie, trois snacks et un centre de contrôle technique automobile.

Sur le trottoir de droite, en remontant la rue, le petit restaurant qui occupait l'angle d'un

immeuble a été démolì pour laisser de l'espace à une placette encore en travaux. À travers la grille qui l'entoure, on peut lire, sous un olivier assez jeune, une inscription énigmatique gravée en larges lettres dans le revêtement du sol: « Un homme, une place ». C'est ici que le 6 février 1998, à 21 h 05, le préfet Claude Érignac, 60 ans, a été abattu de trois balles dans la tête par un commando nationaliste alors qu'il se rendait à pied depuis sa voiture au Théâtre Le Kallisté, une cinquantaine de mètres plus haut dans la rue, pour assister à un concert, la « Symphonie inachevée », de Schubert.

Chaque 6 février, un hommage y est rendu au « premier préfet assassiné depuis Jean Moulin ». L'avenue est alors barrée par des CRS en armes disposés autour du périmètre et les élus se tiennent bien droit pour l'hommage officiel. Les riverains et les commerçants, eux, râlent parce qu'il est encore plus difficile de se garer qu'à l'ordinaire. Ce vingtième anniversaire ne dérogera pas à la règle. Emmanuel Macron est attendu sur place pour l'inauguration d'un monument en hommage au haut fonctionnaire.

Pour les habitants de l'avenue du Colonel-Colonna d'Ornano, cela fait bien longtemps que la silhouette du préfet martyr recouverte d'un drapeau blanc s'est effacée derrière les contingences du quotidien, les places de stationnement qui font défaut, le brouhaha des camions de livraison, et un sentiment de déclassement habituel dans ce genre de quartier, trop excentré pour faire corps avec l'opulent centre-ville d'Ajaccio, insuffisamment éloigné pour en devenir la banlieue. « Cet endroit a besoin qu'on s'occupe de lui », admet Laurent Marcangeli, 37 ans, maire (LR) de la ville depuis 2014. *Et ça ne date pas de l'assassinat du préfet.* » Il sait de quoi il parle: son père a grandi dans le quartier.

Derrière le comptoir du bar Le Masseria, en tirant un demi pour « Mozart », un prof de musique qui joue du violoncelle entre deux bières, Marcel Poggi se souvient de la tournée des grands ducs, de la *pastizzata* – ce rituel où l'on se retrouve entre hommes pour boire le pastis et refaire le monde – dans les quatre troquets qui « ronflaient » autour du même pâté de maisons, depuis L'Ajax jusqu'au Bar du coin en passant par le Bar des Chasseurs et Le Masseria, que le patron actuel fréquentait déjà dans sa vingtaine. « Mais c'était avant, se désole Marcel. Les autres cafés ont fermé et, ici, il y a juste quelques habitués qui viennent le soir, à l'apéro. Des fois, on n'est même pas assez pour la belote. » Le soir du crime, Marcel s'en souvient en détail: « On était dans le bar devant la chasse à la baleine, dans "Thalassa". Le concert où devait aller le préfet a été annulé et tous les spectateurs ont débarqué pour regarder à la télévision ce qui se passait dans la rue d'à côté. »

Au même moment, Pierre-Antoine Fournil, 33 ans, coursier-laborantin au *Provençal Corse*, avait eu le temps de s'approcher « à dix mètres » pour réaliser la seule photo du cadavre du préfet, qui sera publiée quelques jours plus tard dans *Paris Match* au prix d'une fameuse polémique et d'une condamnation par la Cour européenne des droits de l'homme pour atteinte à la vie privée. « Ce soir-là, c'était un bordel pas possible, raconte dans un débit de mitrailleuse le photographe qui travaille désormais à *Corse-Matin*. Des flics partout mais aucune barrière, tout le monde qui allait et venait, piétinait les indices, une panique noire. »

D'une certaine manière, ce chaos originel a préfiguré l'enquête erratique qui a suivi. Un séisme politique, judiciaire et policier ayant pour épice le morceau de trottoir où s'est effondré Claude Érignac, et dont les répliques ont été ressenties à des milliers de kilomètres. La traque d'Yvan Colonna, berger et militant nationaliste finalement condamné à perpétuité pour « homicide volontaire en relation avec une entreprise terroriste », a fait voyager les enquêteurs: en Grèce, des touristes l'ont « formellement reconnu » au buffet d'un camp de vacances; sur l'île vénézuélienne de Margarita, un tuyau a abouti en 2003 à l'arrestation de deux truands français en cavale, qu'un indic avait confondus avec le Corse; à Disneyland Paris, les policiers se sont déguisés en Mickey et en Minnie pour filocher son fils. Le fugitif a finalement été arrêté le 4 juillet 2003 dans une bergerie des hauteurs de Propriano, bien loin de Mykonos et des plages caribéennes, à une heure trente de route de l'avenue du Colonel-Colonna d'Ornano.

UN BERGER PLANQUÉ DANS UNE BERGERIE: L'IDÉE N'AVEC EFFLEURÉ LES BATAILLONS D'ENQUÊTEURS bardés de gadgets high-tech et de certitudes expédiés dans l'île par Jean-Pierre Chevènement, alors ministre de l'intérieur, pour y « faire le ménage » au lendemain de l'assassinat du préfet. Pour une fois unanime, la classe politique française avait communiqué dans la condamnation d'un crime hors normes et incompréhensible en démocratie. Côte à côte, Jacques Chirac et Lionel Jospin avaient fait le déplacement jusqu'à Ajaccio, capitale d'une île à la dérive, pour s'incliner devant le cercueil de Claude Érignac et redorer le blason de la République terni par les nuits bleues, les conférences de presse du FLNC dans le maquis, ses propres turpitudes aussi, depuis les barbouzeries d'antan jusqu'aux négociations occultes avec des émissaires douteux. Le temps était venu de rétablir, en Corse, l'État de droit. Pendant de longs mois, le gouvernement va au contraire y entretenir l'atmosphère viciée d'un état d'urgence qui refuse obstinément de dire son nom – ce qui, à l'époque, n'émeut guère les •••

••• éditorialistes. Des portes défoncées à 6 heures du matin, des erreurs judiciaires en cascade, des centaines de gardes à vue d'innocents, d'auditions de témoins et de simples riverains ancrent dans la population locale le sentiment résumé par ce commerçant de l'avenue du Colonel-Colonna-d'Ornano: « *J'avais l'impression que j'étais coupable de quelque chose, que tout le monde était coupable de quelque chose.* »



“À l’époque, personne n’a rien dit sur l’enquête au nom de la raison d’État alors que l’État devenait irrationnel.”

M^e Emmanuel Mercinier-Pantalacci

Vingt mille personnes défilant dans les rues corses pour crier « Basta » à la violence n’y changeront rien : au cours des seuls neuf premiers mois de l’enquête, de février à novembre 1998, 368 personnes sont interpellées sur l’île – l’équivalent de 60 000 arrestations sur le continent si l’on rapporte ces chiffres à la population. La procédure aboutira aux condamnations des membres du « commando Érignac » en 2003 et d’Yvan Colonna à trois reprises, dont la dernière remonte à 2012. Mais elle comptait, jusqu’à récemment encore, son lot de naufragés, happés par le drame.

Bien avant d’entrer au barreau, à peine âgé de 20 ans, l’avocat M^e Emmanuel Mercinier-Pantalacci mettait pour la première fois de sa vie les pieds dans un parloir, où il visitait « un proche injustement accusé du crime, comme tant d’autres ». En 2016, ce pénaliste réputé a remporté une bataille judiciaire que plus personne n’espérait voir gagnée : un non-lieu général dans le dossier 1337, qu’avocats et journalistes avaient rebaptisé la « procédure poubelle » ou « la piste agricole », des dizaines

de kilos de procès-verbaux concernant de vagues suspects, souvent agriculteurs, pour leur participation supposée à l’assassinat du préfet. Certains d’entre eux sont restés mis en examen pendant dix-neuf ans avant d’être innocentés, un fiasco que M^e Mercinier-Pantalacci analyse comme « une abdication de la justice devant les pleins pouvoirs confiés au patron de la police antiterroriste de l’époque ». Roger Marion, policier de haut rang aux

interrogatoires musclés, proche de certains magistrats, comme Laurence Le Vert, une des juges antiterroristes qui a instruit l’affaire, conservera la confiance du pouvoir en dépit de son absence de résultats et du fiasco de la « piste agricole » avant de terminer sa carrière comme... préfet. À l’époque, se désole M^e Mercinier-Pantalacci, « personne n’a rien dit au nom de la raison d’État alors que l’État devenait irrationnel ».

Vingt ans après le crime, le poste télé de l’arrière-salle du Masseria reste muet et il se trouve peu de clients pour se rappeler de l’« horreur judiciaire » dénoncée par M^e Mercinier-Pantalacci. Le bar est plutôt réputé pour abriter, dans un endroit tenu secret, un trésor inattendu : l’Ours d’or 2014 décerné, à Berlin, à Caroline, la fille du cafetier, pour son court-métrage *Tant qu’il nous reste des fusils à pompe*.

Des quatre salons de coiffure des environs, ne subsiste qu’un survivant. Le magasin d’alimentation de Mm Delhomme ? Fermé. L’épicerie Martinetti ? Idem. La boulangerie

Tagliaglioli, dont les apprentis s’éclipsaient, couverts de farine, pour un café sur le pouce ? Elle, au moins, a été remplacée par La Fleur d’oranger, pâtisserie orientale à la délicate décoration vintage. Mais les chauffeurs qui garaient leur bus au dépôt tout proche, dans l’ombre de l’architecture néomauresque de l’usine Alban, et s’égayaient dans les cafés alentour ? Ils ont déserté le quartier depuis que le garage municipal a déménagé.

Seule Martha fait de la résistance. Le Spar qu’elle gère avec son mari a remplacé l’ancienne épicerie ouverte depuis 1933 à l’angle du boulevard Jérôme-et-Barthélémy-Maglioli et de l’avenue du Colonel-Colonna-d’Ornano. « *C’est l’un des derniers commerces de proximité du quartier*; avance cette minuscule dame à la voix fluette, aux cheveux courts. *On reste ouvert le soir. Sinon, les gens qui finissent de travailler tard ne pourraient plus faire leurs courses. Le préfet ? Honnêtement, on n’en parle jamais. Ou alors, si, quand ils font leur cérémonie.* » Lorsqu’elle a débarqué en Corse en provenance du Maroc il y a dix ans, c’est pourtant la première chose que son mari avait expliquée à Nadia, la caissière de la boulangerie : « *Tu vois, il m’a dit, c’est là que le préfet, il est mort.* » Mais les clients, ils n’en parlent pas vraiment. *Tout ça, c’est un peu du passé.* »

N’EMPÊCHE. DANS LA RUE, IL SUFFIT QU’UN ÉVÉNEMENT inattendu vienne briser la monotonie des jours pour que les mauvais souvenirs remontent

aussitôt à la surface de la mémoire collective, comme à l’occasion de la reconstitution organisée début juin 2011 en présence d’un Yvan Colonna mutique : le quartier bouclé pendant deux jours, les interdictions de circulation publiées dans la presse locale, les toits hérissés des fusils des tireurs d’élite et une armada de 640 gendarmes mobiles déployés dans le centre-ville. Ce jour-là, la poussée de fièvre sécuritaire avait même mené les démineurs à faire exploser une antique machine à laver déposée sur le trottoir en prévision du ramassage des encombrants.

Pour le reste, la chronique du quotidien, dans l’avenue du Colonel-Colonna-d’Ornano, fournit un lot à peine acceptable de faits divers. En octobre 2010, une fusillade éclate entre la BAC et trois individus recherchés pour avoir rossé le patron d’un bar de Porto, une station balnéaire voisine d’Ajaccio. En janvier 2011, le hold-up de la boulangerie avec une arme factice se solde par un butin de 200 euros et l’arrestation du braqueur. Six mois plus tard, un retraité solitaire, originaire de Lyon, est retrouvé mort de cause naturelle dans son appartement. C’est à peu près tout.

« *Au fond, c’est un quartier plutôt paisible, avec un caractère villageois très prononcé. En Corse, on dit “I vicini sò cugini”* •••



“J’avais l’impression que j’étais coupable de quelque chose, que tout le monde était coupable de quelque chose.”

Un commerçant d’Ajaccio

... («les voisins sont des cousins»), estime Rinatu Coti, 73 ans. Cette figure de la littérature corse, auteur de livres, de pièces de théâtre et grand spécialiste de l'histoire religieuse, dirige U filu d'amparera («le lien de l'apprentissage»), une association qui propose cours de langue corse, de musique, de chant et fournit, avec Locu teatrale (place du théâtre), un «point d'animation dans un quartier qui en a besoin». «Ici, toutes les communautés s'entendent», poursuit Coti. Nous invitons l'amicale des Tunisiens et ils nous rapportent des melingrani [“grenades”, en corse] de chez eux, les gens du quartier montent les commissions à Georgette, une habitante qui se déplace difficilement, et, quand un enfant naît, la famille vient souvent présenter le bébé.»

RESTE QUE, DANS L'ÎLE, CERTAINS VEULENT CROIRE que, par l'effet d'une étrange malédiction, l'avenue du Colonel-Colonna-d'Ornano a étendu

son ombre à d'autres victimes que le préfet Érignac. Marcel Lorenzoni, l'ex-dirigeant du FLNC accusé à tort d'avoir commandité le crime, et son fils s'entre-tueront, à la suite d'une dispute, au cours d'une randonnée en montagne à l'été 2000. Roch Simoni, un agriculteur mis en cause dans la «procédure poubelle», mourra de maladie sans voir son nom lavé du soupçon. Antoine Sollacaro, avocat d'Yvan Colonna et proche de l'ancien leader nationaliste Alain Orsoni, sera assassiné en octobre 2012 à Ajaccio. Aucune de ces histoires tragiques n'est directement liée à l'assassinat du préfet mais, en Corse, où les symboles pèsent lourd, on trouve toujours quelqu'un pour se signer en évoquant à mi-voix ces «drôles de coïncidences» nouées un soir de février dans la «rue où on a tué le préfet».

«Je ne crois pas à ces balivernes, tente de se rassurer Philippe Perfettini, directeur des collections napoléoniennes du Musée Fesch et fin connaisseur de l'histoire de sa ville, mais le quartier a un mauvais karma: dans un rayon de deux cents mètres autour de l'avenue du Colonel-Colonna-d'Ornano, le moindre coup de pioche révèle un ancien cimetière.» En avril 1842, l'écrivain, historien et archéologue Prosper Mérimée y avait déjà noté la présence d'urnes funéraires contenant des ossements humains. Tout près, des travaux de terrassement ont exhumé, en 1938, le sarcophage du «Bon Pasteur», un cercueil de marbre daté de la fin du III^e siècle ou du début du IV^e, dorénavant exposé dans le hall de la préfecture de Corse. En 2005, un baptistère paléochrétien y est



découvert près de quatre-vingts tombes constituant un cimetière médiéval et renfermant, d'après l'Institut national de recherches archéologiques préventives, les squelettes «en bon état de conservation» d'individus «plutôt jeunes, entre 16 et 40 ans environ». Plutôt que le signe d'une quelconque fatalité, Laurent Marcangeli, le maire d'Ajaccio, préfère voir dans cette «richesse patrimoniale» le moyen de redynamiser un quartier délaissé. «On ne marquera des points qu'en relevant la culture et le patrimoine de la ville, lâche l' élu attablé au restaurant Le Bonaparte devant un plat de saucisse-lentilles. Sinon, que laisserons-nous à nos enfants?»

Fin 2016, Marcangeli a réussi à obtenir le vote unanime de son conseil municipal en faveur de la rénovation du Kallisté, le théâtre où se rendait Claude Érignac le soir du 6 février 1998. Le bâtiment, un ancien cinéma dont le propriétaire offrait les places aux gamins déshérités du quartier, a été condamné en 2005 et se délabre tranquillement depuis. Derrière la vitre sale qui court sur toute sa largeur, il est encore possible d'y apercevoir les affiches des derniers spectacles: *Les Frères corses* d'après Alexandre Dumas ou l'Orchestra do Fubà, une formation de musiciens brésiliens installés à Barcelone.

Pierre Lungheretti en fut le directeur de 1996 à 2003, bien avant de diriger le cabinet de Frédéric Mitterrand, Rue de Valois. «Mes plus belles années», assure l'actuel directeur général de la Cité internationale de la BD à Angoulême, qui ne se remet pas «de l'état d'abandon d'un haut lieu de

la culture dans l'île». Avant de connaître le succès avec *Les Apaches* et *Une vie violente*, le réalisateur Thierry de Peretti y a fait ses premières armes de metteur en scène de théâtre, entre deux concerts de groupes locaux, une représentation de la comédie musicale *Cats* montée par les élèves du lycée Fesch, des récitals donnés par Dominique A ou Marianne Faithfull, des ballets montés par Angelin Preljocaj ou Claude Brumachon, «dans une salle archi-blindée où le public venait de toute la ville, depuis les résidences cossues de la route des Sanguinaires jusqu'aux barres d'immeubles des Salines. On organisait même des ateliers pour les gens du quartier.»

Depuis la fermeture du Kallisté, Ajaccio ne dispose plus de salle de théâtre et l'avenue du Colonel-Colonna-d'Ornano ne s'anime véritablement qu'une fois par an, le 6 février, à la cérémonie d'hommage au préfet assassiné. Cette année, aux côtés du président de la République, on y croisera Martha et les habitants du quartier, les élus à la poitrine barrée de tricolore, la meute des journalistes et quelques clients du bar Le Masseria, peut-être la famille de la victime, des gendarmes en grand uniforme, un ou deux ministres et les fantômes de Claude Érignac, de Romains ensevelis sous les pavés, de Marcel Lorenzoni et de squelettes du Moyen Âge, de Roch Simoni, d'un retraité lyonnais mort dans la solitude et d'un compagnon de la Libération en djellaba. Tous les vivants et les morts de l'avenue du Colonel-Colonna-d'Ornano. ☐